

Éclaircissements sur l'histoire de ma vie

SAUL BELLOW

Dans cet essai qui sert de préface au livre d'Allan Bloom, Saul Bellow explique pourquoi ce livre est important. Il le montre en s'efforçant d'éclairer l'histoire de sa propre vie.

LE professeur Bloom est tout le contraire d'un conformiste. Ainsi, dans ce livre consacré à l'enseignement supérieur, n'observe-t-il pas les formes et les conventions cérémonieuses qui sont généralement d'usage dans ce qu'on appelle (du nom qu'elle se donne elle-même) la communauté universitaire. Pourtant, ses titres sont incontestables. Il est l'auteur d'un excellent livre sur la politique de Shakespeare. Il a également traduit en anglais *la République* de Platon et *l'Émile* de Rousseau. Il sera donc bien difficile aux collègues qu'il égratigne — et ils sont nombreux — de feindre d'ignorer cet observateur lucide, passionné, en même temps que suprêmement informé, de ce que Mencken appelait, dans ses jours de méchanceté, « la haute érudition ».

Les amis authentiques

Mais le professeur Bloom n'est ni un écrivain satirique ni un déboulonneur de statues : l'idée qu'il se fait de ce qui est vraiment important l'entraîne bien au-delà des frontières du monde universitaire. Ce n'est pas aux professeurs qu'il s'adresse en premier lieu. Ils sont certes invités à l'écouter — et ils l'écouteront parce qu'ils sont sa première cible — mais il se situe lui-même dans une communauté plus large : il cite Socrate, Platon, Machiavel, Rousseau et Kant bien plus souvent que nos contemporains. « La vraie commu-

nauté humaine, écrit-il, au milieu de tous les simulacres contradictoires de communauté que nous connaissons, c'est la communauté de ceux qui cherchent la vérité, la communauté des initiés virtuels... c'est-à-dire de tous les hommes dans la mesure où ils ont le désir de savoir. En fait, cette communauté ne comprend qu'un petit nombre d'hommes, les amis authentiques, comme Platon était l'ami d'Aristote au moment même où ils étaient en désaccord sur la nature du Bien... Quand ils examinaient ce problème, ils ne formaient ensemble qu'une seule âme. Cela, selon Platon, c'est la seule amitié vraie, le seul véritable bien commun. Et c'est là que l'on peut trouver ce contact que les gens recherchent désespérément... Telle est la signification de l'énigme des improbables rois-philosophes. Ils forment, eux, une communauté véritable qui est exemplaire pour toutes les autres communautés. »

Certains lecteurs seront sans doute gênés par la sévérité classique de ce vocabulaire — « la Vérité », « ceux qui savent », « le Bien », « l'Homme ». Mais il n'est pas douteux que les réserves que suscite en nous un tel langage dissimulent mal la conscience que nous avons de l'inconsistance, pour ne pas dire de la platitude, du discours moderne sur les « valeurs ».

Les formules que je viens de citer sont empruntées à la conclusion du livre d'Allan Bloom, au moment où, sur le point de prendre congé de ses lecteurs, il s'exprime avec toute la gravité

dont il est capable. Son style est tout différent lorsqu'il traite de l'emprise des professeurs d'économie sur l'Université, du fait que la science moderne a rompu les ponts avec la philosophie naturelle qui la précédait, de ce qu'on appelle le relativisme culturel, ou encore de ce que représentent réellement les « diplômes de gestion ». Il lui arrive alors d'utiliser des formules mordantes, délibérément polémiques. Évoquant par exemple la place des lettres dans le cursus universitaire, il les définit comme « une Atlantide submergée vers laquelle on se tourne à nouveau pour se trouver soi-même maintenant que tous les autres y ont renoncé ». « Les lettres, écrit-il encore, me font penser au Marché aux puces de Paris, où, au milieu de vieux déchets et de marchandises de pacotille, on peut découvrir un trésor qui enrichira le chercheur astucieux... Les lettres évoquent aussi pour moi un camp de réfugiés où tous les génies qui ont été arrachés à leur emploi et à leur pays au moment où un régime hostile a pris le pouvoir sont employés à des tâches serviles ou ne sont pas utilisés du tout... Les deux autres grandes divisions de l'Université, celle des sciences physiques et naturelles et celle des sciences sociales, n'ont rien à faire du passé. » Quand il ne se consacre pas à la définition de la nature du Bien, Allan Bloom n'hésite pas à cogner dur sur ceux de ses collègues qu'il estime le moins. En tant qu'universitaire, il cherche à nous éclairer, mais, parce qu'il est un écrivain, il a appris d'Aristophane et de quelques autres que, pour éclairer, il faut plaire. A mes yeux, ce livre n'est pas un livre de professeur, mais celui d'un penseur qui accepte de prendre les risques que prennent généralement les écrivains. C'est prendre un risque que, dans un livre d'idées, de parler en son nom propre — mais cela nous rappelle opportunément que la source des vérités les plus vraies est toujours profondément personnelle. « Tout au long de cet ouvrage, nous dit Allan Bloom, je me suis référé à *la République* de Platon, qui est pour moi le livre sur l'éducation, car il m'explique vraiment ce que j'éprouve en tant qu'homme et en tant que maître. » Il est bien rare que des universitaires, même ceux qui se définissent comme « existentialistes », se livrent aussi franchement au public en tant qu'individus, en tant que personnes. C'est dire que le professeur Bloom est un combattant de première ligne dans les débats intellectuels de notre temps, et singulièrement proche de moi à ce titre (puisqu'il s'engage personnellement, je ne vois pas de raison de m'enfermer

moi-même dans un rôle de commentateur anonyme).

Dans sa conclusion, Allan Bloom nous parle d'un étudiant qui, après avoir lu *le Banquet*, lui disait combien il avait de mal à imaginer « l'atmosphère magique de l'Athènes antique... dans laquelle des hommes sympathiques, cultivés, pleins d'entrain, conversant sur un pied d'égalité, civilisés mais naturels, se réunissaient et se racontaient des histoires merveilleuses à propos de ce qui constituait la signification fondamentale de leurs aspirations ». « En réalité, précise-t-il, de telles expériences sont toujours possibles. Car, en fait, ce jeu délectable a eu lieu alors que se livrait une guerre terrible qu'Athènes devait perdre ; et parmi les convives du *Banquet*, deux au moins, Aristophane et Socrate, pouvaient prévoir que cette défaite annoncerait le déclin de la civilisation grecque. Ni l'un ni l'autre pourtant ne versaient dans le pessimisme culturel, et le fait que, dans ces circonstances politiques épouvantables, ils aient pu se laisser aller à la joie démontre la viabilité de ce qu'il y a de meilleur dans l'homme, indépendamment des accidents et des circonstances. Nous éprouvons ainsi notre indépendance à l'égard de l'histoire et de la culture... Ce qui est essentiel dans *le Banquet* comme dans n'importe quel dialogue platonicien, on peut le reproduire à peu près en tout temps et en tout lieu... Cette idée pourrait bien être le fond du message platonicien. C'est sur ce point que nous commençons à errer. Mais cette pensée reste à notre portée, improbable mais toujours présente ».

Histoire de ma vie

Cette affirmation que je prends très au sérieux me touche beaucoup, parce qu'elle éclaire l'histoire de ma vie. Homme du Middle-West, fils d'immigrants, j'ai compris très tôt qu'il me faudrait définir moi-même dans quelle mesure j'accepterais que mes origines juives, mon environnement (les circonstances accidentelles de ma vie à Chicago) et mes études déterminent le cours de mon existence. Je ne voulais pas être entièrement dépendant de l'histoire et de la culture : totale, cette dépendance aurait signifié que j'étais fait pour elle. La leçon la plus constante que donne le monde moderne peut se formuler ainsi : dis-moi d'où tu viens et je te dirai qui tu es. Il n'y avait pas la moindre chance que Chicago pût me faire à son image, même avec l'accord de ma fa-

mille proche ou lointaine qui s'américanisait avec ardeur. Avant même d'être formulée clairement, ma résistance à la pression de cette ville prit la forme d'un refus obstiné. Je n'aurais su dire pourquoi je refusais de n'être que le produit de mon environnement, mais l'appât du gain, l'intérêt, la prudence, les affaires, n'avaient pas de prise sur moi. Ma mère voulait faire de moi un violoniste, ou, à défaut, un rabbin : je n'avais le choix qu'entre jouer pour les dîneurs du Palmer House ou officier à la synagogue. Dans les familles juives orthodoxes, les jeunes garçons apprenaient à traduire la *Genèse* et l'*Exode*, en sorte que j'aurais très facilement pu m'engager dans le rabbinat si le monde extérieur, le monde de la rue, n'avait pas été aussi attirant. D'ailleurs, une vie de piété ne correspondait pas à mon caractère. Avec cela, j'avais commencé à lire beaucoup, dès mon plus jeune âge, et j'avais rapidement perdu la foi de mes ancêtres. Non sans résistance, mon père m'autorisa à entrer à l'Université à l'âge de dix-sept ans : j'y devins un étudiant passionné, fanatique même, mais irrégulier et contestataire. Je m'étais inscrit à des certificats d'économie, mais je passais mon temps à lire Ibsen et Shaw. Inscrit ensuite à un cours de poésie, j'en eus rapidement assez des mètres et des strophes, et m'intéressai aux *Mémoires d'un révolutionnaire* de Kropotkine et au *Que faire ?* de Lénine. Mes goûts et mon comportement étaient ceux d'un écrivain. Je préférais lire les poètes pour mon propre compte, en me passant des conférences sur la césure. Pour reposer mes yeux fatigués par la lecture, j'allais au club jouer au billard et au ping-pong.

Je me rendis rapidement compte que, aux yeux des penseurs européens les plus en vue, un jeune homme de Chicago, ville qui symbolisait le matérialisme le plus sordide, n'avait pas beaucoup d'avenir sur le plan culturel. Les abattoirs, les aciéries, les gares de triage, les bicoques des quartiers pauvres, la tristesse du quartier des affaires, les terrains de base-ball et les matches de boxe, les appareils des partis politiques, les guerres de gangs contemporaines de la prohibition, tout cela formait une épaisse couche de nuages « social-darwinistes », impénétrable aux rayons de la culture. Ma situation était donc sans espoir aux yeux des Anglais, des Français, des Allemands et des Italiens raffinés, hérauts des formes les plus modernes de l'art. Pour certains de ces observateurs étrangers, l'Amérique dominait l'Europe sur beaucoup de points : elle avait une plus grande capacité de production, elle était

plus dynamique, plus libre et, dans une large mesure, à l'abri des délires politiques et des guerres ruineuses. Sur le plan artistique, en revanche — je reprends ici la formule de Wyndham Lewis —, il valait mieux, si l'on voulait devenir peintre, être né chez les Esquimaux que dans une famille presbytérienne du Minnesota. Les Européens cultivés, souvent dépourvus de toute prétention sociale dans leur propre pays, pouvaient facilement trouver dans une Amérique vulgaire, sans classes sociales, sans hiérarchie, une terre d'élection où leurs préjugés se donneraient libre cours. Ce que personne ne pouvait prévoir, c'est que tous les pays civilisés étaient destinés à se rejoindre dans un cosmopolitisme au rabais et que l'affaiblissement des anciens rameaux de la civilisation, désolant en lui-même, allait offrir de nouvelles chances en nous libérant enfin de l'emprise de l'histoire et de la culture — avantage trop peu connu du déclin. Cela donnerait inévitablement lieu à des manifestations d'inculture, mais rendrait également possibles de nouvelles formes de liberté.

De ce point de vue, je me trouve moi-même dans une situation contradictoire. Les critiques européens me classent souvent comme un curieux hybride, ni tout à fait américain, ni suffisamment européen, bardé de références aux historiens et aux poètes que j'ai lus pêle-mêle dans ma bauge du Middle-West. Le romancier du XIX^e siècle, ce nouveau venu remuant, faisait des expériences nouvelles et se lançait dans des hypothèses audacieuses. L'intelligence indépendante réalisait ainsi sa propre synthèse. « Le monde m'appartient parce que je le comprends », disait Balzac. Le livre du professeur Bloom me fait craindre que le livre du monde, dans lequel les autodidactes ont puisé tant de richesses, ne soit refermé par les universitaires qui élèvent des murs d'idées pour exclure le monde réel.

A l'inverse, les lecteurs américains déplorent quelquefois que mes livres aient quelque chose d'un peu étranger. Je cite des écrivains européens, j'ai des allures de grand intellectuel, je plastronne. Il est vrai que je suis probablement, par endroits, difficile à lire : je le serai même de plus en plus au fur et à mesure que mon public deviendra plus illettré. C'est qu'il n'est jamais facile de prendre la mesure exacte de ceux qui vous lisent. Lire des livres, quels qu'ils soient, suppose un minimum de connaissances, de sorte que, par respect pour ses lecteurs, ou pour sauver les apparences, l'auteur a tendance à supposer

chez eux une plus grande familiarité avec l'histoire du xx^e siècle que celle qui est effectivement la leur. En outre, les écrivains tiennent toujours pour acquise une certaine unité psychologique entre les hommes : « A part quelques différences mineures, les autres sont par essence semblables à moi et je suis foncièrement semblable à eux. » Toute œuvre est une offrande. On l'apporte sur l'autel avec l'espoir qu'elle sera acceptée et en priant Dieu qu'au moins le rejet éventuel de cette offrande ne fasse pas de vous un fou criminel comme il est arrivé à Caïn. Naïvement peut-être, on présente ses plus chers trésors et on les entasse sans ordre. Ceux qui n'y trouvent pas leur bien le feront éventuellement plus tard. On n'a pas toujours l'impression d'écrire pour tel ou tel de ses contemporains. Il peut très bien se faire que nos vrais lecteurs ne soient pas encore nés et que ce soient précisément nos livres qui les fassent naître.

Herzog était un roman comique

Il m'arrive de prendre plaisir à me moquer des Américains cultivés. *Herzog*, par exemple, était dans mon esprit un roman comique : un intellectuel, diplômé d'une grande université américaine, est victime d'une crise de désespoir quand sa femme le quitte pour partir avec un autre. Il est alors pris de prurit épistolaire et bombarde de lettres désolées, agressives, ironiques et accusatrices, non seulement ses amis proches ou lointains, mais aussi les grands hommes, les géants de la pensée qui ont formé son esprit. Dans la crise qu'il traverse, que peut-il faire d'autre, en effet, que de prendre sur les rayons de sa bibliothèque les livres d'Aristote ou de Spinoza et de s'y plonger à la recherche de consolations et de conseils ? Mais le malheureux, alors même qu'il s'efforce de retrouver son équilibre, d'interpréter son expérience, de donner un sens à sa vie, prend de plus en plus clairement conscience de l'inutilité d'un tel effort. « Ce dont ce pays a besoin », écrit-il enfin, en se résignant à l'absurdité de sa situation, « c'est d'une bonne synthèse à cinq centimes », — faisant ainsi écho à Marshall, le vice-président de Woodrow Wilson, qui avait dit pendant la Première Guerre mondiale : « Ce dont ce pays a besoin, c'est d'un bon cigare à cinq centimes. » Certains lecteurs de *Herzog* se sont plaints de la difficulté du livre. Tout en sympathisant avec mon infortuné et comique professeur d'histoire, ils avaient parfois trouvé bien

longues ses lettres farcies d'érudition. Quelques-uns avaient même l'impression qu'on leur demandait de passer un difficile examen portant sur l'histoire des idées et croyaient déceler en moi, en même temps que de la sympathie pour les autres et un réel sens de l'humour, de l'obscurité et du pédantisme.

Alors que c'est précisément du pédantisme que je me moquais !

On me répondra : « Si tel était votre but, vous ne l'avez pas atteint. Certains de vos lecteurs ont pensé que vous aviez ouvert un concours, créé une sorte de course d'obstacles, ou encore composé des mots croisés pour les têtes d'œuf d'un club de surdoués. » Cela a peut-être flatté quelques-uns d'entre eux, mais la plupart n'ont pas aimé qu'on leur fasse passer des tests. Les gens réservent le meilleur de leurs facultés intellectuelles, d'abord, aux problèmes de leur métier et, immédiatement après, aux sujets sérieux qui doivent intéresser des citoyens responsables — comme l'économie, la politique, le traitement des déchets nucléaires, etc. Quand ils ont fini leur journée, ils veulent se distraire et ils ne voient pas pourquoi leurs distractions devraient ne pas être distrayantes, tout simplement. Dans une certaine mesure, je suis d'accord avec eux. Moi-même, quand je lis Montaigne, comme cela m'arrive, je suis tenté de sauter ses longues citations tirées des auteurs classiques qui mettent à rude épreuve le latin que j'ai appris au cours de mes études secondaires : il n'est amusant pour personne de retourner au lycée.

Pour en terminer avec *Herzog*, mon intention dans ce roman était de montrer la faiblesse des secours qu'un homme déprimé peut attendre de « l'enseignement supérieur ». Au bout du compte, il prend conscience qu'il n'a reçu aucune formation pour la conduite de sa vie (qui donc lui a enseigné à l'Université à traiter les problèmes posés par l'amour, par les femmes, par la famille ?), et il est en quelque sorte « ramené à la case départ » — ou encore, comme je me le suis dit à moi-même en écrivant ce livre, à un point d'équilibre élémentaire. L'état de confusion mentale dans lequel *Herzog* se débat a quelque chose de primitif : certes, comment pourrait-il en être autrement ? Pourtant, il y a tout de même une chose à laquelle il peut, aidé de son sens du comique, se raccrocher. Même dans le plus grand désarroi, il existe toujours un chemin qui mène à l'âme. Ce chemin peut être difficile à trouver parce que, quand nous arrivons au milieu de notre vie, il s'est effacé, et que les épaisses brous-

sailles qui le recouvrent proviennent en partie de ce que nous appelons notre éducation. Mais le chemin est toujours là et il nous appartient de le maintenir ouvert pour pouvoir accéder à la partie la plus profonde de nous-même — à cette part de nous qui est consciente d'une plus haute conscience, celle qui nous permet en définitive de comprendre et de juger. Assurer l'indépendance de cette conscience, lui donner la force de ne pas être affectée par le vacarme de l'Histoire et par les distractions de notre environnement immédiat, tel est le sens réel de ce combat qu'est la vie. L'âme doit découvrir son domaine et le défendre contre les forces hostiles, parfois déguisées en idées, qui vont fréquemment jusqu'à nier son existence, et souvent même tentent de la détruire purement et simplement.

L'expression de l'ignorance instruite

Les poètes romantiques et les penseurs édifians du XIX^e siècle se sont trompés : jamais les poètes et les romanciers ne seront les législateurs et les professeurs de l'humanité. Pour les poètes — comme pour les artistes —, c'est un projet suffisamment ambitieux, s'ils doivent en avoir un, que de donner aux hommes de nouveaux yeux, de les inciter à voir le monde autrement en les détournant des expériences stéréotypées. Ce qui rend ce projet singulièrement difficile à réaliser, c'est la décourageante expansion de l'ignorance instruite et des idées fausses. Car, pour le dire en deux mots, nous vivons dans un monde où l'on pense trop, alors même que notre capacité de penser est altérée. Aussi tout artiste, qu'il se considère ou non comme un intellectuel, est-il engagé dans les combats d'idées. Mais les idées seules ne le guériront pas du mal dont il souffre, et il doit se féliciter de cette grâce naïve qui lui permet d'échapper à la nécessité de raisonner de façon trop compliquée. Pour moi, l'Université a été et reste le lieu du désinvestissement, celui où je suis en mesure de trouver du secours dans la dure tâche qui consiste à me défaire de mes mauvaises pensées. C'est à l'Université que j'ai commencé à étudier les idéologies modernes, capitalistes aussi bien que marxistes, ainsi que la psychologie, les théories sociales et historiques et les diverses philosophies (positivisme logique, naturalisme, existentialisme, etc.). Tout en négligeant l'inessentiel de façon à rendre à mon esprit sa capacité de respirer et tout en protégeant les simples racines de mon être, je n'ai jamais considéré

l'Université comme un sanctuaire ou comme un abri contre « le monde extérieur ». Vivre dans une cité universitaire, loin du tumulte d'une grande ville, aurait été un supplice pour moi. Je n'ai donc jamais été un « écrivain de campus », contrairement à ce qu'a récemment dit de moi un écrivain de gauche, originaire de l'Europe centrale. La vérité est que je me suis exercé à broder inlassablement sur les thèmes de l'extrême gauche et de l'extrême droite et que cela m'a rendu capable (capacité peu enviable au demeurant) de détecter les fétides relents d'égoût d'un siècle de rhétorique révolutionnaire ou, du côté de la droite, de voir dans le succès récent de la « géopolitique » prétendument originale de Gore Vidal, un retour du thème du « péril jaune » cher au supplément dominical de la presse Hearst — thème dont l'odeur n'est pas plus agréable aujourd'hui qu'elle ne l'était dans les années trente. Il n'y a absolument rien de nouveau dans les gesticulations avantageuses de ces écrivains qui donnent dans l'agitation et l'activisme. D'ailleurs, s'ils étaient capables de la moindre originalité, les universités ne conserveraient pas comme aujourd'hui le contrôle de la vie intellectuelle.

Un îlot de liberté intellectuelle

La thèse centrale du professeur Bloom est que, dans une société gouvernée par l'opinion publique, l'Université aurait dû être un îlot de liberté intellectuelle où tous les points de vue seraient examinés sans restriction aucune. Dans sa générosité, la démocratie libérale a rendu cette liberté possible, mais en acceptant de jouer dans la société un rôle actif ou « positif », un rôle de participation, l'Université a été peu à peu inondée et saturée par le reflux des « problèmes de société ». Des professeurs ont construit leur réputation et leur carrière en écrivant sur la santé, la sexualité, le racisme ou la guerre, et l'Université est devenue du même coup le lieu où la société emmagasine et stocke ses concepts, dont beaucoup sont nocifs. Toute proposition de réforme qui, pour renforcer la culture générale des étudiants, ferait entrer l'Université en conflit avec la société américaine dans son ensemble, est dépourvue de sens. De plus en plus, les aspirations et les motivations de ceux qui vivent « à l'intérieur » de l'Université sont identiques à celles de ceux qui vivent « à l'extérieur ». Voilà ce que

nous dit Allan Bloom. Si son propos était purement polémique, il serait facile de ne pas en tenir compte. Ce qui rend son argumentation extraordinairement solide, c'est la précision des références historiques qui l'accompagnent. Allan Bloom expose avec une connaissance admirablement maîtrisée de la philosophie politique les origines de la situation actuelle, en montrant comment la démocratie moderne est née, ce que Machiavel, Hobbes, Locke, Rousseau et plus généralement les philosophes des Lumières ont voulu faire, ainsi que les succès et les échecs qu'ils ont rencontrés.

Le débat entre la gauche et la droite est devenu si violent au cours de ces dix dernières années que les traditions de la discussion courtoise se sont perdues. Tout se passe comme si les te-

nants des thèses opposées ne s'écoutaient plus les uns les autres. Il serait pourtant dommage que les adversaires intelligents du professeur Bloom ne lisent pas son livre avec l'impartiale attention qu'il mérite. Ce qu'il nous donne, que l'on soit ou non d'accord avec ses conclusions, c'est un guide auquel il faudra absolument recourir dans toute discussion sur le même sujet. Ce livre ne se borne pas à citer les grands auteurs : rigoureusement construit, historiquement fondé, il constitue un condensé, une synthèse, qui résume fidèlement l'évolution de la vie intellectuelle à son plus haut niveau dans la démocratie américaine.

Saul BELLOW

Traduit de l'anglais par Nadia Antonini

LE SOUVERAIN AVERTI PAR L'ESTIME PUBLIQUE

Il me semble avoir eu l'honneur, Monsieur le comte, de vous présenter de vive voix une observation que je crois assez importante pour la rappeler dans cette lettre : c'est que les académies les plus savantes de l'Europe, telles que l'Académie de Paris, la Société royale de Londres, l'Académie del Cimento de Florence, etc., ont toutes commencé par des rassemblements libres de quelques particuliers réunis par l'amour des sciences. Après un certain temps, le souverain, averti par l'estime publique, leur donnait une existence civile par les lettres patentes ; voilà comment se sont formées les académies. Partout on les a établies à cause des savants qu'on possédait, jamais dans l'espoir de les posséder. C'est une grande duperie d'employer des sommes immenses pour construire une cage au phénix, avant de savoir s'il arrivera.

Joseph DE MAISTRE,
Première lettre sur l'éducation publique en Russie,
à M. le comte Rasoumowski,

juin 1810 in *Lettres et opuscules inédits*, t. II, pp. 302-303, Lyon, 1851.